Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 27 (1889)

Heft: 11

Artikel: On dzudzo asse suti què Salomon

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190954

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ce sourire rappelait cruellement à Claudius le jeu d'échecs et la promesse qu'il avait faite au vieil armateur.

Un soir, avant diner, les pieds sur les chenets, il s'efforçait, pour la vingtième fois, de résoudre ce problème: Suis-je obligé de revenir voir M. Philippon? Mon engagement est-il sérieux? Quel mal y aurait-il à ce que je ne revisse plus jamais ce vieux bonhomme?... Je n'aurais qu'une chose à faire, deux choses à faire: ne plus saluer sa fille dans l'escalier, et pour ne plus la rencontrer, changer de logement...

Changer de logement! quitter sa chambre, sa fenètre, son beau jour, remuer ses livres et ses papiers, vider sa grande armoire... cela lui paraissait exorbitant. Il n'y songea plus.

Claudius en était là, rêvant à demi, s'imaginant voir dans le vague des flammes du foyer la silhouette et le sourire moqueur de M^{IIe} Léontine, lorsqu'un coup de sonnette le fit se lever en sursaut.

Il va ouvrir : c'est Margoton, la cuisinière de l'armateur, qui lui remet un billet. On attend la réponse. Il lit :

- « De mon fauteuil, ce 18 janvier 1859.
- « Cher monsieur Claudius, votre clef « n'ouvre plus ma porte! l'auriez-vous « changée ?... Que devenez-vous ? Voici » qu'un beau lièvre m'est arrivé de la
- a part d'un ami qui a la joie de pouvoir chasser encore... Je vous invite sans
- * façon. Arrivez-nous dans une heure, * c'est dit.
 - « Votre impotent voisin. »

Claudius ne pouvait qu'accepter. C'est ce qu'il fit. Cette soirée fut charmante et noua pour toujours les liens de l'intimité entre Claudius et M. Philippon. Ajoutons que M^{lle} Léontine remplit joyeusement et avec aisance ses devoirs de bonne ménagère.

M. Philippon, d'ailleurs, homme sage et expérimenté, s'était renseigné sur son jeune voisin; il le tenait pour un parfait honnête homme. Il fit gravement renouveler à son ami la promesse de revenir le voir de temps en temps.

Plusieurs fois, mais sans abuser de rien, dans le courant de l'hiver, Claudius tint parole et vint tenir tête au vieux marin, dont la mémoire, nourrie des souvenirs dramatiques ou riants de ses grands voyages maritimes, apportait à la causerie du coin du feu des agréments réels. Léontine écoutait, se mêlant rarement, mais toujours avec un à-propos et un tact exquis, à la conversation des deux amis.

Un soir, cependant, cette conversation prit une tournure un peu plus intime. La partie finie, on fit une lecture, on causa de nouveau. Tout à coup M. Philippon se prit à dire, tout en rebourrant sa pipe:

— Ah çà! mais vous avez trente ans et plus, mon cher Claudius. Vous vous ètes fait une assez jolie situation dans le monde savant... Quoique modeste, votre position est assurée. Alors, pourquoi ne vous mariez-vous pas? Je vous parle en ami. Vous avez l'air de jouer au vieux garçon et vons êtes encore un enfant!

G. d'Arélas. (A suivre)

See

Deux anecdotes sur Bismarck.

Un jour Bismarck avait à remettre une décoration à un soldat qui avait accompli en sa présence un grand acte de courage.

— Mon ami, lui dit-il, j'ai été chargé de vous remettre la Croix-de-Fer de 1^{re} classe, mais dans le cas où vous seriez de famille pauvre, j'ai été autorisé à vous offrir cent thalers en échange de cette décoration.

Mais le soldat, fort avisé, ne se déconcerta point, et il commença par demander quelle était la valeur de la Croix.

- Elle vaut environ 3 thalers, lui répondit Bismarck.
- Eh bien! donnez-moi la Croix et quatre-vingt-dix-sept thalers.
- Bismarck, assez surpris de cette présence d'esprit, ne put faire autrement que d'acquiescer au désir du soldat.

On sait la confiance que M. de Bismarck a eue en son médecin, le docteur Schweninger, qui lui a rendu pendant quelque temps la santé.

Son affection pour lui vient de la franchise dont le docteur fit preuve à son égard.

Ce dernier, dans la première visite qu'il lui fit, l'interrogeait longuement, lui posait question sur question.

- Ah! ça, avez-vous bientôt fini? s'écria M. de Bismarck, impatienté; cela commence à m'agacer, toutes ces questions dont on ne voit pas le bout!
- Ce sera comme il vous plaira, Excellence, lui répondit le docteur Schweninger; mais je dois vous prévenir que si vous voulez être guéri sans répondre à des questions, vous ferez bien mieux de vous adresser à un vétérinaire... ces gens-là ont l'habitude de guérir leurs malades sans les questionner.
- M. de Bismarck tressauta sur sa chaise, lança à son interlocuteur des regards furieux.
- Si ses yeux eussent été des pistolets, disait Schweninger, j'eusse été tué raide.

Puis, tout à coup, il se mit à rire, et tendit la main au médecin.

On dzudzo asse suti què Salomon.

Lâi a pè lo mondo dâi lulus que sont adé à tsecagni et que ne sont conteints que quand pâovont tsertsi rogne à cauquon.

On gaillà, carbatier dè se n'état, que tegnài ion dè clliào cabarets dè vela, qu'on lài dit dài z'hôtets, étài dè cllia sorta dè dzeins. Ne tarabustàvè pas lè pratiquès qu'allàvont s'aberdzi et sè dessâiti per tsi li ; mâ po lè z'autro, que ne lâi fasont rein gâgni, l'étâi pî què la gratta.

On dzo on pourro bougro, que crévâvè dè fan, s'étâi approtsi dè la fenétra dè la cousena dè stu hôtet, fenétra que n'étâi qu'on lermier, kà la cousena sè trovâvè per dézo lo plianpî, et lo pourro diastro sè regâlâvè dè cheintrè lè bounès z'odeu que saillessont dè perquie. Lo carbatier, que lo vâi, et qu'étâi dza grindzo, sè fot de 'na radze aprés et lâi reclliâmè dou francs po s'étrè avanci su li et avai renicllià lè z'ôdeu dè son fricot. Lo lulu sè peinsâvè que n'étâi que 'na couïenarda; mâ nefâ! lo carbatier porta plieinte, et lo dzudzo, que sè peinsavè assebin que l'étâi po époairi lo bramafan, crut que cein n'âodrâi pas pe liein.

Mà la plieinte étài portàïe. Lo carbatier tegnài fermo, et lo dzudzo dut obéï à la loi et férè paraitrè les dou compagnons. Tatsà d'arreindzi lè z'afférès; mà lo carbatier que fasai to tétu ne vollie pas ein ourè parlà et reclliamàvè sè dou francs.

Adon lo dzudzo, qu'étâi on fin greliet, et que dévessài dzudzi, condanà lo pourro diablio à dou francs po avâi renicllià lo bon goùt dâo fricot, et lài fâ

- Lè z'âi-vo, lè dou francs?
- Na, repond lo pourro.
- Eh bin veni! mè vé vo lè prétà,
 po que tot sâi fini.

Et lo fà allà dein on pâilo découte son bureau iò lài baillà onna pîce de dou francs ein lài deseint:

— Ora, laissi-là tsezi perque bas on pou foo.

L'autro l'eimbriyè contrè lo fornet dè fai, que cein fe on brelan dâo diablio.

- Ai-vo oïu, se fe lo dzudzo âo carbatier qu'étâi restà dein lo bureau.
 - Ої.
- Eh bin, vo pâodè vo reteri, vo z'étès pàyî.
- Coumeint su pàyi! dao diabio! se fà lo carbatier.
- Et bin su! Lo citoyein contrè quoui vo z'âi portâ plieinte po avâi renicllià voutron fricot, n'ein a z'u què l'ôdeu, et coumeint vo reclliamâ dou francs, ye vo pâyè avoué lo son de 'na pîce dè dou francs, que n'ia rein de pe justo. Vo pâodè vo reteri.

Et tsacon sè reterà, kâ lo dzudémeint étài reindu sein recou.

Réponse au problème de samedi: 72 centimètres. — Ont répondu juste: MM. Vauthey, Sugnens; Gloor et Taillens, Lausanne; Bastian, Forel; Orange, Lugon, Poncet et Gilliéron, Genève; Blondel, Yens; Pelletier, Chauxde-Fonds; Mundler, Morges; Tinembart,